



**HAL**  
open science

# Métaphysique et Organon selon Alexandre d'Aphrodise : l'utilité de la logique pour la philosophie première

Gweltaz Guyomarc'h

► **To cite this version:**

Gweltaz Guyomarc'h. Métaphysique et Organon selon Alexandre d'Aphrodise : l'utilité de la logique pour la philosophie première. Anne Balansard; Annick Jaulin. Alexandre d'Aphrodise et la métaphysique aristotélicienne, Peeters, pp.83-112, 2017, Aristote, 978-90-429-3520-4. <halshs-01786870>

**HAL Id: halshs-01786870**

**<https://shs.hal.science/halshs-01786870v1>**

Submitted on 16 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

This pdf is a digital offprint of your contribution in A. Balansard & A. Jaulin (éd.), *Alexandre d'Aphrodise et la métaphysique aristotélicienne*, ISBN 978-90-429-3520-4.

The copyright on this publication belongs to Peeters Publishers.

As author you are licensed to make printed copies of the pdf or to send the unaltered pdf file to up to 50 relations. You may not publish this pdf on the World Wide Web – including websites such as academia.edu and open-access repositories – until three years after publication. Please ensure that anyone receiving an offprint from you observes these rules as well.

If you wish to publish your article immediately on open-access sites, please contact the publisher with regard to the payment of the article processing fee.

For queries about offprints, copyright and republication of your article, please contact the publisher via [peeters@peeters-leuven.be](mailto:peeters@peeters-leuven.be)

ARISTOTE  
TRADUCTIONS ET ÉTUDES

---

**ALEXANDRE D'APHRODISE ET LA  
MÉTAPHYSIQUE ARISTOTÉLICHIENNE**

ÉTUDES RÉUNIES PAR  
ANNE BALANSARD  
ET ANNICK JAULIN

Publié avec le soutien de l'ANR-convention n° ANR-13-BSH3-002-03

PEETERS  
LEUVEN - PARIS - BRISTOL, CT  
2017

## TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION . . . . .	1
LISTE DES ABRÉVIATIONS . . . . .	5
Silvia FAZZO: Alexandre d’Aphrodise comme témoin du texte de la <i>Métaphysique</i> d’Aristote. . . . .	9
Claire LOUGUET: Les Présocratiques dans le commentaire d’Alexandre d’Aphrodise à la <i>Métaphysique</i> d’Aristote: un essai de typologie . . . . .	25
Gweltaz GUYOMARC’H: <i>Métaphysique</i> et <i>Organon</i> selon Alexandre d’Aphrodise: l’utilité de la logique pour la philosophie première. . . . .	83
Michel CRUBELIER: Alexandre sur le statut du principe de contradiction. . . . .	113
Annick JAULIN: L’être et l’un selon le commentaire d’Alexandre d’Aphrodise à Γ 2. . . . .	131
Riccardo CHIARADONNA: Catégories et métaphysique chez Alexandre d’Aphrodise: l’exégèse de <i>Catégories</i> 5 . . . . .	157
Marwan RASHED: Alexandre d’Aphrodise sur la «chose» (πρᾶγμα) et le «quelque chose» (πρᾶγμά τι) . . . . .	181
Pantelis GOLITSIS: Alexandre d’Aphrodise, Simplicius, et la cause efficiente de l’univers. . . . .	217
Cristina CERAMI: Changer pour rester le même: forme, δύναμις et ἔξις chez Alexandre d’Aphrodise . . . . .	237
INDEX LOCORUM . . . . .	281
INDEX DES AUTEURS ANCIENS . . . . .	285
INDEX DES AUTEURS MODERNES . . . . .	287

*MÉTAPHYSIQUE ET ORGANON*  
SELON ALEXANDRE D'APHRODISE  
L'UTILITÉ DE LA LOGIQUE POUR LA PHILOSOPHIE PREMIÈRE<sup>1</sup>

Gweltaz GUYOMARC'H  
(Université Jean Moulin Lyon 3)

Si, comme on le dit, Alexandre d'Aphrodise travaille à «systématiser» l'œuvre d'Aristote (en un sens qui reste pour partie à déterminer), il est légitime de s'interroger sur la façon dont il conçoit les frontières entre les différentes disciplines dans la cartographie aristotélicienne des savoirs. Dans le cas de la métaphysique, ce sont les relations avec deux types de discours qui méritent en priorité un examen: d'une part, la physique, pour d'évidentes raisons internes à l'aristotélisme; d'autre part, la logique, pour des raisons qui tiennent aussi au contexte d'Alexandre. C'est à cette dernière que l'on souhaite s'intéresser ci-dessous. On voudrait plus précisément essayer d'éclairer le sens et la portée de trois passages du *Commentaire à la Métaphysique*, trois textes qui font explicitement se croiser logique et métaphysique.

Le premier extrait se constitue de deux passages du début du commentaire au livre B:

T.1. En outre, par ce qui a été dit sur l'obligation de commencer par explorer les difficultés, Aristote a peut-être simultanément montré l'utilité de la dialectique pour la philosophie et la découverte de la vérité. C'est en effet à la dialectique qu'il revient d'explorer les difficultés et d'argumenter dans

<sup>1</sup> Je remercie chaleureusement Annick Jaulin et Anne Balansard pour leur invitation au colloque dont est tiré le présent volume, et tous les participants pour leurs questions et leurs remarques. Des versions partielles de ce travail ont été présentées à l'occasion d'une séance, en mars 2015, du séminaire «Logique et Métaphysique» organisé par Jean-Baptiste Gourinat et Marwan Rashed au Centre Léon Robin, et lors d'une journée «Structures génériques», en mai 2015 à Paris, organisée par Annick Jaulin.

les deux <directions>. Ce qui a été dit dans les *Topiques* sur l'utilité de la dialectique pour les recherches philosophiques est donc vrai.

Διὰ δὲ τῶν προειρημένων περὶ τοῦ δεῖν διαπορεῖν πρῶτον εἴη ἂν αὐτῶ δεικνύμενον ἅμα καὶ τὸ χρήσιμον τῆς διαλεκτικῆς πρὸς φιλοσοφίαν καὶ τὴν τῆς ἀληθείας εὗρεσιν· τῆς γὰρ διαλεκτικῆς τὸ διαπορεῖν καὶ ἐπιχειρεῖν εἰς ἑκάτερα. Ἀληθὲς ἄρα τὸ ἐν τοῖς Τοπικοῖς εἰρημένον τὸ χρήσιμον εἶναι τὴν διαλεκτικὴν πρὸς τὰς κατὰ φιλοσοφίαν ζητήσεις. (Alexandre, *In Met.* 173, 27–174, 4)

Alexandre soutient ici, en référence aux *Topiques* I 2, une thèse répétée à plusieurs reprises et donc bien attestée: le livre B ressortit à l'activité dialectique. En *Topiques* I 2, Aristote décrit en effet l'utilité du traité pour les sciences philosophiques<sup>2</sup>, entre autres parce que la dialectique permet de «développer une aporie», dit Aristote, «en argumentant dans l'un et l'autre sens» (διαπορῆσαι...ἐν ἑκάστοις<sup>3</sup>). Or tel est exactement, selon Alexandre, ce que fait le livre B<sup>4</sup>. Mais cette option interprétative, en soi assez banale, devient plus décisive quand on l'apparie à une autre thèse, énoncée une page plus haut à l'occasion du commentaire à la première phrase du livre B et selon laquelle ce livre est le véritable début de la *Métaphysique*:

T.1'. Pour Aristote, c'est à partir d'ici que se trouve le début du présent traité, car il commence ici à parler de choses qui ont nécessairement trait aux présentes questions. Tout ce qui a été dit au livre A constituerait donc des prolégomènes à ce livre et contribuerait à l'introduire. C'est pourquoi certains ont cru que le livre B était le premier livre du traité *Métaphysique*. Ἔστι δὲ αὐτῶ τῆς προκειμένης πραγματείας ἐντεῦθεν ἡ ἀρχή· περὶ γὰρ τῶν ἀναγκαίως συντεινόντων εἰς τὰ προκείμενα ἐνταῦθα λέγεται ἄρχεται ὅσα δὲ ἐν τοῖς Α εἴρηται, προλεγόμενα ἂν εἴη αὐτῆς καὶ εἰς τὴν προκατάστασιν συντελοῦντα. διὸ τισιν ἔδοξε τῆς Μετὰ τὰ φυσικὰ πραγματείας τοῦτο εἶναι τὸ πρῶτον. (Alexandre, *In Met.* 172, 18–22)

Par différence d'avec les prolégomènes du livre A, c'est en raison même de son caractère dialectique que le livre B peut être tenu pour le véritable point de départ de l'enquête métaphysique. Or en vertu de l'identification partielle entre la science et le livre qui l'expose<sup>5</sup>, la thèse

<sup>2</sup> Aristote, *Top.* I 2, 101a25–28 et 34–36.

<sup>3</sup> Aristote, *Top.* I 2, 101a35. À comparer avec Alexandre, *In Top.* 28, 26 sq. et l'analogue avec le juge qui, pour mieux juger, doit entendre les deux parties plaider l'une contre l'autre, avec le même emploi d'ἀντιδικέω en *In Met.* 173, 23–24.

<sup>4</sup> Par exemple, Alexandre, *In Met.* 172, 10 sq.; 210, 21; 218, 17, etc.

<sup>5</sup> J'ai tenté de détailler cette identification dans Guyomarc'h 2015, p. 62–64. Alexandre n'abandonne pas pour autant la détermination platonico-aristotélicienne de la science comme état mental acquis, ἐξις.

exégétique en est une aussi épistémologique. L'utilité de la dialectique pour la philosophie première justifie ici qu'on l'intègre de plain-pied dans la démarche même de la science.

Le deuxième passage se situe dans le commentaire à Γ 2, 1003b21, mais dans un moment qui opère un bilan sur le propos tenu depuis le début du chapitre:

T.2. Par ce qui vient d'être dit, on a montré qu'appartient à la philosophie première la division de l'être en genres, ce qu'il a lui-même effectué dans les *Catégories*.

Διὰ δὲ τῶν νῦν εἰρημένων δέδεικται ὅτι τῆς πρώτης φιλοσοφίας ἡ εἰς τὰ γένη τοῦ ὄντος διαίρεσις, ἧ πεποίηκεν αὐτὸς ἐν ταῖς Κατηγορίαις. (Alexandre, *In Met.* 245, 33-35)

C'est ce passage qui a fait dire à P. Donini que, selon Alexandre, la division des catégories échoit à la science générale et commune de l'être en tant qu'être, laquelle serait ainsi «contenue dans le traité aristotélicien des *Catégories*»<sup>6</sup>. Ce traité, qui relève certainement de l'*Organon* pour Alexandre (on y revient ci-dessous), se trouverait donc en réalité développer un programme de métaphysique.

Enfin, le dernier texte apparaît dans le commentaire au début de Γ 3:

T.3. Aristote veut dire que le philosophe premier parlera des axiomes, non pas dans l'intention d'en démontrer un (car les principes des démonstrations sont indémonstrables, comme il le dit) mais <de dire> quelle est leur nature, comment ils viennent en nous, comment nous devons les utiliser et toutes ces autres choses dont il s'occupe dans *De la démonstration*. De même en effet que la discussion des axiomes incombe au philosophe, de même aussi celle sur la démonstration — non pas sur la démonstration de ceci, mais sur, en général, ce qu'est une démonstration et comment elle se produit.

Λέγει δὲ τὸν πρῶτον φιλόσοφον περὶ τῶν ἀξιωματῶν ἐρεῖν οὐχ ὡς ἀποδείξοντά τι αὐτῶν (ἀναπόδεικτοι γὰρ αἱ ἀρχαὶ τῶν ἀποδείξεων, ὡς λέγει), ἀλλὰ τίς ἡ φύσις αὐτῶν καὶ πῶς ἡμῖν ἐγγίγνεται καὶ πῶς αὐτοῖς χρηστέον καὶ ὅσα ἄλλα περὶ αὐτῶν ἐν τοῖς Περὶ ἀποδείξεως πραγματεύεται ὥσπερ γὰρ ὁ περὶ τῶν ἀξιωματῶν λόγος τοῦ φιλοσόφου, οὕτω καὶ ὁ περὶ ἀποδείξεως, οὐ περὶ τῆς τοῦδε, ἀλλὰ καθόλου τί τε ἐστὶν ἀπόδειξις καὶ πῶς γίνεται.<sup>7</sup> (Alexandre, *In Met.* 266, 18-25)

<sup>6</sup> Donini 2005, p. 89; même affirmation dans la version antérieure, en italien, de l'article, Donini 2003, p. 27. La même interprétation se retrouve chez Bonelli 2001, p. 210 *sq.*

<sup>7</sup> On conserve l. 24 le texte de O et A *περὶ τῆς τοῦδε*, et non *περὶ τῆς τοῦδε ἢ τοῦδε* donné par L et édité par Hayduck. On supplée en revanche l. 24-25 (*καὶ πῶς γίνεται*) le texte donné par L et confirmé par S, omis par O et A, parce que la lacune de A et de O s'étend sur le début de la phrase suivante, laquelle ne ferait plus du tout sens sans la leçon de L.

Cette fois-ci, ce sont donc les *Seconds Analytiques* qui paraissent relever de la compétence du philosophe, et peut-être même du philosophe premier. M. Mignucci affirme qu'ici Alexandre «va au-delà de la lettre aristotélicienne quand il classe la théorie de la science comme une partie de la philosophie première»<sup>8</sup>. De même, M. Bonelli<sup>9</sup> comprend que la logique devient une partie de la philosophie première, en rattachant cette thèse à un passage du commentaire à la deuxième aporie de B qu'Alexandre conclut ainsi: «Par ces considérations aussi, peut-être a-t-il été posé qu'en un sens l'étude de la démonstration est une partie de la philosophie.»<sup>10</sup> Cette prise de position va directement à l'encontre de la conception utilitaire<sup>11</sup> de la logique comme *organon*, déployée dans le fameux proème du *Commentaire aux Premiers Analytiques*.

Ces trois textes posent donc un même problème, celui d'un brouillage des frontières entre logique (laquelle comprend l'analytique et la dialectique) et métaphysique. Alors que le premier d'entre eux met en scène comme une invasion de la dialectique au cœur de la méthode même de la philosophie première, les deux autres font surgir la menace d'une annexion de la logique par la métaphysique. Sont donc en jeu à la fois le statut de la métaphysique — comme science suprême, qui, selon la thèse connue de M. Bonelli<sup>12</sup>, incarnerait au plus haut point la méthode démonstrative des *Seconds Analytiques* — et le statut de la logique, comme «*organon*» de la philosophie. Doit-on alors invoquer la chronologie et considérer qu'à un moment de sa carrière, Alexandre ne se soit pas immédiatement rangé à la conception utilitaire de la logique? Faut-il aller, comme le laisse entendre une affirmation du *Commentaire aux Topiques*<sup>13</sup>, jusqu'à compter la logique parmi les sciences philosophiques?

Or ce brouillage entre logique et métaphysique est loin d'être un spectre théorique éthéré et semble avoir une certaine chair historique. Alexandre lui-même l'atteste: telle serait l'une des interprétations donnée avant lui des traités métaphysiques, que d'anonymes «certains» auraient

<sup>8</sup> Mignucci 2003, p. 96.

<sup>9</sup> Bonelli 2001, p. 275.

<sup>10</sup> Alexandre, *In Met.* 191, 11-12: εἴη δ' ἄν πως διὰ τούτων καὶ τὸ μέρος φιλοσοφίας εἶναι τὴν ἀποδεικτικὴν πραγματείαν τιθέμενον.

<sup>11</sup> Ou «utilitarienne», pour reprendre le vocabulaire de Barnes 1993.

<sup>12</sup> Cf. Bonelli 2001.

<sup>13</sup> Alexandre, *In Top.* 28, 23-26.

classés comme traités logiques<sup>14</sup>. Tandis que dans les textes vus précédemment, c'étaient des traités ordinairement considérés comme logiques qui se trouvaient annexés à la métaphysique, on assiste ici au mouvement inverse: l'étude métaphysique d'objets normalement considérés comme logiques (les prédicats dialectiques que sont le même, l'autre, l'égal, etc.) fait surgir le risque d'une identification de la philosophie première à la logique. Quoi qu'il en soit de l'identité de ces «τισιν»<sup>15</sup>, il demeure que la question de la distinction entre logique et métaphysique se voit enrichie, pour l'Exégète, d'une actualité historique.

Cependant, ce passage a aussi l'intérêt de montrer l'opposition franche d'Alexandre à une telle réduction de la philosophie première à la logique. Alexandre poursuit en effet en précisant que, dans la *Métaphysique*, Aristote n'étudie pas ces prédicats pour eux-mêmes (comme le fait la logique), mais en tant que propriétés de l'être en tant qu'être<sup>16</sup>. C'est donc qu'il faut reprendre nos textes précédents, pour comprendre comment s'opère selon l'Exégète la distinction entre logique et métaphysique. La clef en est sans doute à chercher dans les catégories corrélatives d'«outil» (ὄργανον) et d'«utilisation» ou d'«utilité» (χράομαι,

<sup>14</sup> «Car ce traité n'est pas un traité logique comme certains l'ont cru du fait qu'il y mène des recherches sur de nombreuses [notions] de cette sorte»; οὐ γὰρ λογικὴ ἢ πραγματεία, ὡς τισιν ἔδοξε διὰ τὸ πολλὰ τοιαῦτα ζητεῖσθαι ἐν αὐτῇ, Alexandre, *In Met.* 177, 9-10. Contrairement à la traduction anglaise d'A. Madigan, il semble bien qu'ici λογικὴ n'a pas le sens de «verbal», mais, étant donné le contexte, renvoie à un type de discours. On a bien du mal à comprendre ce que serait un traité «verbal». Il est du reste extrêmement fréquent qu'Alexandre emploie λογικὴ ou λογικῶς en lieu et place de διαλεκτικὴ et διαλεκτικῶς.

<sup>15</sup> C'est là une occurrence supplémentaire de cette sorte de convention d'anonymat des adversaires, qui émaille fréquemment le commentaire. Il n'y a cependant aucune raison sérieuse de faire preuve ici de scepticisme et de rejeter ces τινες au rang d'adversaires fictifs. On pourrait en premier lieu penser à une attaque stoïcienne, sur le modèle du reproche adressé aux *Catégories* lues par Athénodore et Cornutos comme un mauvais ouvrage de grammaire ou de rhétorique. Mais l'hypothèse la plus directe et donc la plus sérieuse reste celle d'une interprétation interne au *Peripatos*, concevant la métaphysique comme une sorte de dialectique au motif de la communauté d'objets. Une recherche reste à mener sur ce point.

<sup>16</sup> Alexandre, *In Met.* 177, 10-14: «Ce n'est en effet pas pour elles-mêmes qu'il les analyse, pas plus qu'il n'en fait son objectif, mais parce qu'il appartient à la philosophie première, c'est-à-dire à la philosophie capable d'étudier l'être en tant qu'être, de faire aussi l'étude de ce qui appartient en commun à l'être. Or telles sont aussi ces notions, comme il va le montrer.»; Οὐ γὰρ δι' αὐτὰ περὶ τούτων διαλαμβάνει, οὐδὲ τοῦτον ποιεῖται σκοπόν, ἀλλ' ὅτι τῆς πρώτης φιλοσοφίας καὶ τῆς περὶ τοῦ ὄντος ἢ ὄν θεωρητικῆς τὸ καὶ περὶ τῶν κοινῶς τῷ ὄντι ὑπαρχόντων τὴν θεωρίαν ποιεῖσθαι. τοιαῦτα δὲ καὶ ταῦτα, ὡς δεῖξει.

χρεία, χρήσιμος), qu'Alexandre associe constamment à la logique dans toutes ses dimensions (syllogistique, dialectique, etc.). Mais il est nécessaire aussi d'aller au-delà de ces nombreux passages qui sonnent comme des slogans assez mécaniques, sur l'utilité de la logique. Pour ce faire, il convient d'examiner d'abord synthétiquement la façon dont Alexandre conçoit l'*Organon*, en tant que collection de traités et en tant que discipline.

### 1. La logique comme produit et outil de la philosophie

C'est encore une question que de mesurer le rôle exact d'Andronicos de Rhodes dans la formation de l'*Organon*<sup>17</sup>. Andronicos est en effet tenu pour avoir placé la logique en tête du cursus de lecture du corpus aristotélicien, en raison de son caractère instrumental. De fait, d'après David (Elias), pour Andronicos, «l'apprenti menuisier apprend d'abord les outils, par exemple une foreuse et une vrille, et c'est ensuite ainsi qu'il commence [à apprendre] la menuiserie elle-même»<sup>18</sup>. Cette conception instrumentale de la logique — qui n'est pas sans attache dans le corpus d'Aristote<sup>19</sup> — est ainsi largement plus ancienne qu'Alexandre, si ce n'est plus ancienne qu'Andronicos lui-même, puisqu'on la décèle par exemple chez Diogène Laërce<sup>20</sup>.

Alexandre, plus de deux siècles après Andronicos, se situe donc dans un moment où l'interprétation utilitaire est bien établie au sein du mouvement péripatéticien. On la retrouve aussi chez Galien<sup>21</sup>, avec quelques

<sup>17</sup> C'est en effet sans doute cette partie du corpus qui correspond le mieux à la brève description donnée par Porphyre dans la *Vie de Plotin*, selon qui Andronicos aurait «divisé les écrits d'Aristote et de Théophraste en traités, en rassemblant au même endroit les thèmes apparentés» (Porphyre, *Vie de Plotin*, 24, 9-11). Sur Andronicos et la logique, voir Moraux 1973, p. 76-79; Barnes 1997<sup>2</sup>, p. 33-37; Hatzimichali 2013, p. 19 *sq.* Cet ensemble de traités devait au moins contenir les *Catégories*, les *Analytiques*, les *Topiques* et les *Réfutations sophistiques* — peut-être aussi le *De interpretatione* (Griffin 2015, p. 31) mais Andronicos en a, comme on sait, rejeté l'authenticité, cf. Ammonius, *In Cat.* 5, 24-6, 6 et le commentaire de Sharples 2010, p. 73.

<sup>18</sup> David (Elias), *In Cat.* 118, 22-24: ὁ γὰρ φοιτήσας εἰς τέκτονα πρῶτον μανθάνει τὰ ὄργανα, οἷον τρύπανον τέρετρον, καὶ εἶθ' οὕτως ἄρχεται αὐτῆς τῆς τεκτονικῆς.

<sup>19</sup> Aristote, *Top.* VIII 14, 163b11. Cf. aussi le terme de *συνεργόν* en I 11, 104b 3.

<sup>20</sup> DL V 28, 5 *sq.* On suppose souvent en effet que Diogène témoigne d'un état hellénistique de la philosophie péripatéticienne. Cf. Griffin 2015, p. 34, contre Gottschalk 1987, p. 1099.

<sup>21</sup> Cf. Barnes 1993, mais avec les approfondissements, sinon les corrections apportées par Chiaradonna 2008. L'une de ces corrections, et non des moindres, consiste à rappeler

ressemblances vis-à-vis d'Alexandre. Mais cette thèse reste minoritaire : en dehors, c'est bien la structure tripartite du *logos* en logique / physique / éthique qui domine, et la thèse stoïcienne qui fait de la logique une partie, et même la première fille de la philosophie<sup>22</sup>. L'argumentation en faveur de la thèse instrumentale chez Alexandre tire donc certainement avantage d'arguments bien rodés à l'intérieur du Lycée, tout en conservant, pour l'Exégète, une pertinence polémique.

Les premières lignes du *Commentaire aux Premiers Analytiques*<sup>23</sup> permettent de préciser le contenu de l'*Organon* lu par Alexandre. Elles rassemblent, avec la logique, la syllogistique des *Premiers Analytiques*, et placent sous cette dernière la théorie de la démonstration des *Seconds Analytiques*, la dialectique des *Topiques*, la sophistique des *Réfutations*. Chacune de ces œuvres prend en effet pour objet un type de syllogisme (scientifique, dialectique et peirastique, et sophistique)<sup>24</sup>. L'accent est mis d'emblée sur la construction des déductions et l'*Organon* est un ensemble progressif qui vise à leur maîtrise<sup>25</sup>.

que, pour Galien, la logique est certes un instrument, mais de la médecine, tandis qu'elle est une partie de la philosophie, cf. Chiaradonna 2008, p. 27. Sur la possibilité qu'un passage du Proème du *Commentaire aux Premiers Analytiques* (2, 22-33) vise une thèse galénique, cf. aussi Chiaradonna 2009, p. 50. Concernant les ressemblances dans l'application du critère d'utilité pour restreindre le champ d'étude de la logique, cf. ci-dessous, n. 44.

<sup>22</sup> Cf. Ammonius, *In An.Pr.* 8, 20 – 9, 2 (SVF II 49) et, sur ce caractère minoritaire, Barnes 1997<sup>1</sup>, p. 20.

<sup>23</sup> Alexandre, *In An.Pr.* 1, 3-9: «L'étude logique et syllogistique qui nous est ici proposée, sous laquelle se trouvent à la fois les disciplines démonstrative, dialectique et peirastique, et encore la sophistique, est l'œuvre de la philosophie. D'autres sciences et d'autres techniques s'en servent aussi, mais c'est de la philosophie qu'elles la reçoivent, car c'est à la philosophie que reviennent sa découverte, son établissement et ses usages les plus éminents. Parce qu'elle en est l'œuvre, certains estiment qu'elle est aussi une partie de la philosophie, tandis que d'autres affirment qu'elle n'en est pas une partie mais un instrument.» ; Ἡ λογική τε καὶ συλλογιστικὴ πραγματεία ἢ νῦν ἡμῖν προκειμένη, ὅφ' ἦν ἢ τε ἀποδεικτικὴ καὶ ἢ διαλεκτικὴ τε καὶ πειραστικὴ ἔτι τε καὶ ἢ σοφιστικὴ μέθοδος, ἔστι μὲν ἔργον φιλοσοφίας, χρῶνται δὲ αὐτῇ καὶ ἄλλαι τινὲς ἐπιστήμαι καὶ τέχναι, ἀλλὰ παρὰ φιλοσοφίας λαβοῦσαι· ταύτης γὰρ ἢ τε εὐρεσίς ἐστι καὶ ἢ σύστασις καὶ ἢ πρὸς τὰ κυριώτατα χρῆσις. οὗσα δὲ ἔργον αὐτῆς τοῖς μὲν καὶ μέρος φιλοσοφίας εἶναι δοκεῖ, οἱ δὲ οὐ μέρος ἀλλ' ὄργανον αὐτῆς φασιν εἶναι.

<sup>24</sup> Voir à ce sujet le chapitre 2 des *Réfutations sophistiques* et, chez Alexandre, par exemple *In Top.* 22, 10 sq.

<sup>25</sup> Pour une défense de cette collection d'un point de vue aristotélicien, cf. Crubellier 2013.

Faut-il en inférer que la logique se réduise ici à la syllogistique, en lisant comme explétif<sup>26</sup> le  $\tau\epsilon$   $\kappa\alpha\iota$  coordonnant logique et syllogistique? La réponse est sans doute négative: la forte coordination entre les deux tient au contexte, celui d'une introduction aux *Premiers Analytiques*. Mais dans cette liste, on note les grands absents: les *Catégories* et le *De interpretatione*<sup>27</sup>. Or, d'une part, le positionnement par Alexandre des *Catégories* au commencement de l'*Organon* est bien attesté chez les commentateurs ultérieurs, et entre autres par Simplicius, qui paraît avoir un accès direct au commentaire d'Alexandre<sup>28</sup>. Alexandre étant de surcroît l'un des défenseurs de l'authenticité du *De interpretatione*<sup>29</sup>, il serait étonnant qu'il ne l'ait pas classé dans l'*Organon*. D'autre part, ce sera une question, chez les commentateurs postérieurs, de savoir où doit être placée, dans les commentaires à l'*Organon*, la discussion sur le statut de la logique — si, à la suite d'Alexandre, c'est au début des *Commentaires aux Premiers Analytiques*, ou bien au début des *Commentaires aux Catégories*, voire de l'*Isagogé*<sup>30</sup>. Preuve en est donc que, même dans des interprétations insistant sur la syllogistique et privilégiant, au sein de l'*Organon*, les *Analytiques*, on n'exclut ni les *Catégories* ni le *De interpretatione*. Ces traités ont alors valeur de préambules, en étudiant les différents éléments des syllogismes: les termes simples pour les *Catégories* et la constitution des propositions ou prémisses pour le *De interpretatione*. Et, de fait, enfin, d'autres passages d'Alexandre semblent bien inclure ces deux œuvres dans la logique, sous la rubrique d'une division des termes plurivoques pour les *Catégories*, et de l'étude

<sup>26</sup> Il n'est pas si rare que l'on s'interroge sur la valeur explétive de l'expression complexe  $\tau\epsilon$   $\kappa\alpha\iota$  (le cas est évidemment fréquent pour le  $\kappa\alpha\iota$  simple), voir par exemple Alexandre, *In Met.* 250, 29. Sur l'hypothèse d'une «réduction» par Alexandre de la logique à la construction des démonstrations (dont je m'écarte), cf. Rashed 2000, par exemple p. 7-8. Sans doute vaut-il mieux parler d'une orientation générale que d'une réduction. Du reste, comme on va le voir, l'utilité de la dialectique pour la philosophie première se détache de la simple construction de déductions.

<sup>27</sup> Le cas de la *Rhétorique* est moins problématique. En *In Top.* 3, 26 *sq.*, Alexandre reprend et développe longuement l'idée selon laquelle la rhétorique est le pendant, l' $\acute{\alpha}\nu\tau\iota\sigma\tau\rho\phi\omicron\varsigma$ , de la dialectique (c'est la première phrase de la *Rhétorique* d'Aristote). Mais il le fait tout en soulignant que son champ est moins étendu que celui de la dialectique, en ce qu'elle est surtout politique (cf. Alexandre, *In Top.* 5, 5 *sq.*; 6, 18 *sq.*), ce qui suffit sans doute à l'exclure de la logique.

<sup>28</sup> Simplicius *In Cat.* 10, 8-19, cité ci-dessous p. 99. Voir 41, 21-28 pour l'idée d'un accès direct au texte d'Alexandre.

<sup>29</sup> Cf. Boèce, *In De int.* 11, 13 *sq.* (Sharples 2010, 11D).

<sup>30</sup> Cf. Elias, par exemple, *In An.Pr.* 134, 4 *sq.* et Calzolari 2009, p. 30.

des prémisses pour le *De interpretatione*<sup>31</sup>. Le contenu matériel de l'*Organon* pour Alexandre devait donc ressembler à ce qu'il est pour nous.

Quant au sens de ce terme, bien qu'Alexandre ne l'emploie jamais comme titre d'une collection, il s'efforce ardemment, comme on l'a dit, de défendre le statut instrumental de la logique. Le problème est posé au début du commentaire aux *Premiers Analytiques*: tous s'accordent à admettre la logique au rang de «produit» (ἔργον) de la philosophie, mais l'est-elle au sens de partie ou d'instrument? Il est inutile pour mon propos de revenir en détail sur la longue *disputatio* qu'engage ensuite Alexandre. Dans le cadre d'une confrontation entre logique et métaphysique, on pourra en retenir les choses suivantes.

Il convient avant tout de rappeler à quel point cette opposition entre partie et instrument est étonnante. Elle l'est d'une part parce que les Stoïciens eux-mêmes, tout en assignant ostensiblement le statut de partie à la logique, ne laissent pas d'affirmer son utilité pour les deux autres parties de la philosophie. Éthique et physique ne peuvent se passer de l'aide indispensable de la logique<sup>32</sup>. Elle l'est d'autre part, parce qu'en régime aristotélicien, des objets peuvent parfaitement cumuler les deux statuts: c'est le cas des organes, précisément. Rien n'empêche la partie d'un tout d'être aussi instrumentale. Cette opposition est surprenante, enfin, parce qu'en régime aristotélicien encore, l'utilisation d'une discipline par une autre pourrait tout à fait suffire à faire de la discipline utilisée une discipline subordonnée<sup>33</sup>, et pas nécessairement un pur «outil».

Pour comprendre ce qui se joue dans cette opposition, il faut donc en expliciter les critères sous-jacents. Selon Alexandre, une discipline B est la sous-partie d'une discipline A si elle fait l'objet de l'attention<sup>34</sup> de la

<sup>31</sup> Cf. Alexandre, *In Top.* 95, 27-29: «dans les *Analytiques*, dans les traités sur les prémisses, dans la division de ce qui se dit en plusieurs sens et dans tous les traités de ce genre, il listera ce qui est véritablement utile d'un point de vue logique»: ἐν δὲ τοῖς Ἀναλυτικοῖς καὶ ἐν τοῖς περὶ προτάσεων καὶ ἐν τῇ τῶν πολλαχῶς λεγομένων διαιρέσει καὶ ὅσα τοιαῦτα τῶν ἀληθῶς χρησίμων τὴν ἐκλογὴν ποιήσεται λογικῶς. Pour l'expression traduite par «lister», cf. Aristote, *Top.* I 14, 105b12 et Alexandre, *In Top.* 92, 20 sq. et 93, 11 pour une référence au traité sous le titre *Des Dix Catégories*. La thèse selon laquelle le *DI* étudie la structure des προτάσεις se retrouvera chez Olympiodore, Elias ou Simplicius.

<sup>32</sup> DL VII 83 (LS 31C); Ierodiakonou 1998, p. 48.

<sup>33</sup> Voir Aristote, *EN* I 1, auquel se réfère Alexandre dans le proème à *In An.Pr.* 2, 30-31.

<sup>34</sup> Alexandre, *In An.Pr.* 2, 7: ἀπὸ τῆς περὶ αὐτὸ σπουδῆς τε καὶ πραγματείας.

discipline A, mais surtout si et seulement si la «fin» (τέλος) et l'«établissement» (σύστασις) de la discipline B se réfèrent exclusivement aux objets de la discipline A. Or la philosophie n'est pas le seul discours à se servir de la logique — c'est, peut-on imaginer, le cas aussi des mathématiques. Certes, la logique dispose d'un champ propre: aucune science, dit Alexandre, n'étudie, par exemple, ce que sont les syllogismes. Mais ce qui fait de la logique un pur instrument, et non une sous-partie de la philosophie, c'est qu'elle est, comme la main pour Aristote, un instrument total ou universel. Or il est impossible d'être une sous-partie de toutes les sciences<sup>35</sup>. On comprend donc pourquoi elle n'est pas une science subordonnée dont se serviraient d'autres savoirs: elle n'est rien d'autre qu'un instrument parce qu'elle est totalement transversale. De là, à l'évidence, sa proximité avec la métaphysique comme science à la fois universelle et première<sup>36</sup>. Mais de là aussi la possibilité pour n'importe quelle science de se servir aussi bien des enseignements que des procédures ou des démarches mises à disposition par la logique. L'utilisation de la démarche dialectique exposée dans le commentaire à *Métaphysique* B (notre texte T.1') ne vient pas détrôner la philosophie première de son statut de science, mais le renforcer<sup>37</sup>.

Il est possible d'aller plus loin dans ce rapprochement entre logique et métaphysique. Contrairement aux apparences, tenir la logique pour un *organon* n'est ni en faire un outil formel — une sorte de liste de règles et de structures tout à fait *a priori* —, ni la réduire à un instrument doctrinalement neutre<sup>38</sup>. Alexandre soutient assurément que, dans les *Analytiques*, il est surtout question de la forme des inférences, et non de leur matière. Il emploie alors le vocabulaire hylémorphique, εἶδος et ὕλη<sup>39</sup>, ce qui a pu faire dire qu'on tenait là la plus ancienne description de l'essence de la logique formelle<sup>40</sup>. C'est cependant aller un peu vite.

<sup>35</sup> Pour cette argumentation, cf. Alexandre, *In An.Pr.* 2, 25 sq. On aura compris qu'ici «philosophie» a une extension plus restreinte que celle de «science».

<sup>36</sup> Selon l'expression d'Alexandre, *In Met.* 246, 2 et 10.

<sup>37</sup> Qu'Alexandre conçoive la philosophie première comme une science au sens plein, c'est-à-dire comme le degré maximal de scientificité, se perçoit à partir des arguments *a fortiori* du type: si cela vaut pour les autres sciences, alors cela vaut pour celle-là. Cf., par exemple, *In Met.* 172, 2.

<sup>38</sup> C'est la question cruciale que pose A. Jaulin, dans un article de 2011, de savoir si les *Catégories* pourraient être l'instrument d'une philosophie non aristotélicienne – et l'on pourrait aussi appliquer cette question à la syllogistique.

<sup>39</sup> Alexandre, *In An.Pr.* 6, 17.

<sup>40</sup> Cf. Lee 1984, p. 38-39.

Alexandre rappelle surtout que la forme d'un instrument n'est pas suffisante pour manifester sa nature :

La forme de l'expression ne suffit pas à produire un syllogisme: il faut d'abord que ce qui est signifié par l'expression puisse montrer quelque chose. Dans le cas des autres instruments, en effet, la forme de l'instrument ne suffit pas non plus à faire voir sa nature: il faut aussi sa matière propre, avec laquelle il remplira sa fonction propre.

Οὐ γὰρ ἱκανὸν τὸ σχῆμα τῆς λέξεως ποιῆσαι συλλογισμόν, ἀλλ' εἶναι δεῖ πρῶτον τὸ σημαινόμενον διὰ τῆς λέξεως δεῖξαι τι δυνάμενον. Οὐδὲ γὰρ ἐπὶ τῶν ἄλλων ὀργάνων ἱκανὸν τὸ σχῆμα τὴν τοῦ ὀργάνου δηλωῶσαι<sup>41</sup> φύσιν, ἀλλὰ δεῖ καὶ τῆς οἰκειᾶς ὕλης, σὺν ἧ τὸ οἰκεῖον ἔργον ἀποδοῦσαι. (Alexandre, *In Top.* 10, 19-23)

Le contexte de ce passage est une étude des syllogismes par homonymie, par exemple ceux que les Stoïciens nomment syllogismes par duplication<sup>42</sup>, du type «s'il fait jour, alors il fait jour; or il fait jour; donc il fait jour». Pour Alexandre, il s'agit là d'un pseudo-syllogisme sans intérêt pour un scientifique parce que la conclusion est déjà contenue dans la prémisse conditionnelle. On en a d'autres exemples avec la controverse qu'engage Alexandre contre les Stoïciens et Boéthos de Sidon sur les syllogismes hypothétiques en général, dont les conclusions sont des conditionnelles et qui se révèlent inutiles parce qu'ils ne montrent pas «que quelque chose est le cas»<sup>43</sup>. D'où la priorité accordée aux syllogismes catégoriques qui, seuls, «montrent quelque chose». Comme Galien<sup>44</sup>, Alexandre se sert donc du critère d'utilité pour circonscrire le champ de la logique en excluant certaines inférences.

Plus généralement, à au moins trois reprises dans son commentaire aux *Premiers Analytiques*<sup>45</sup>, Alexandre critique de «récents» philosophes — les Stoïciens<sup>46</sup> — qui ne s'attachent qu'aux «mots» (φώναι) et à la

<sup>41</sup> Avec sans doute un jeu sur le verbe δῆλωω, régulièrement employé par Alexandre à propos de la relation sémantique.

<sup>42</sup> Voir les références données *ad loc.* par Barnes *et al.* 1991, p. 66, n. 88.

<sup>43</sup> Alexandre, *In An.Pr.* 265, 13-17 et plus particulièrement 13-14: ἄχρηστον γὰρ πρὸς δεῖξιν καὶ θέσιν τοῦ εἶναι τι τὸ δι' ὄλων ὑποθετικῶν τῶν συλλογισμῶν εἶδος. Cf. Frede 1974, réimprimé dans Frede 1987, p. 118. Voir, plus généralement, Mueller 1969.

<sup>44</sup> Cf. Galien, *Lib. Prop.* XIX, 39 Kühn; Frede 1987, p. 102 *sq.*; Chiaradonna 2009, p. 48.

<sup>45</sup> Alexandre, *In An.Pr.* 84, 15-19 (SVF II, 264); 372, 29-30 et 373, 16-30. Voir aussi Galien, *Institutio logica* III, 5.

<sup>46</sup> Pour ces récents philosophes, cf. Alexandre, *In An.Pr.* 373, 29. Cette visée anti-stoïcienne se laisse confirmer par un long passage du *Commentaire* de Dexippe, 6, 27-9,

λέξις, au détriment des *σημαινόμενα*. À l'inverse, pour Alexandre, la logique fait signe vers autre chose qu'elle-même. Parce qu'elle doit être «utile», elle ne peut se soustraire au point de vue du scientifique, comme au point de vue des êtres en tant qu'ils sont. Ici résonnent les échos les plus nets du *Protreptique* que M. Rashed<sup>47</sup> a décelés dans le proème aux *Premiers Analytiques*. Les Stoïciens se paient de mots et commettent donc une double erreur: non seulement, en faisant de la logique une partie de la philosophie, ils croient en faire une science, mais de surcroît, en pratiquant la logique, ils se méprennent sur ce qu'il y a, en elle, d'authentiquement utile à la science, c'est-à-dire ce qui fait signe vers l'étude des êtres. En tant précisément qu'elle est un instrument, la logique alexandrinienne n'est donc pas une pure forme: elle n'est ni coupée de la pratique scientifique, ni même simplement coupée des êtres — ce qui, en un sens, revient au même, à savoir qu'elle est un outil pour la recherche du vrai. C'est sous ces deux chefs que s'approfondit sa proximité avec la science de l'être en tant qu'être.

## 2. Métaphysique et doctrine de la science

La logique est manifestement pour Alexandre un instrument à la fois de justification et de découverte<sup>48</sup> et s'attache donc à la pratique scientifique dans une double dimension, descriptive et normative. C'est à partir de cette relation que l'on peut revenir au texte T.3 du *Commentaire à la Métaphysique* sur la connaissance des analytiques et en particulier la phrase: «de même en effet que la discussion des axiomes incombe au philosophe, de même aussi celle sur la démonstration...» (Alexandre, *In Met.* 266, 22-23). Le saut opéré par rapport au texte d'Aristote est important: en *Met.* Γ 3, 1005b2-4, Aristote fustige ceux qui ignorent les analytiques et qui «commencent la recherche alors qu'ils écoutent la leçon». Alexandre retourne la négation en allant jusqu'à affirmer la nécessité de la connaissance des analytiques par le philosophe<sup>49</sup>. Et même davantage: l'Exégète soutient que c'est le philosophe qui est responsable de l'étude sur la nature générale de la démonstration, effectuée dans les *Seconds*

14 (cf. Sharples 2010, 8G), citant Sosigène.

<sup>47</sup> Rashed 2000, en particulier p. 9-10.

<sup>48</sup> Comme le suggérait judicieusement déjà Lee 1984, p. 48 n. 45.

<sup>49</sup> Cf. Alexandre, *In Met.* 266, 32-267, 6. Je résume ici pour la clarté du propos des analyses plus détaillées dans Guyomarc'h 2015, p. 160-163.

*Analytiques*. Mais on peut aller plus loin encore et spécifier: la constitution de la syllogistique incombe à la philosophie *première*. De fait, quand Alexandre dit «de même en effet que la discussion des axiomes incombe au philosophe, de même aussi celle sur la démonstration...» (*In Met.* 266, 22-23), la disparition de l'adjectif «premier» ne paraît pas significative<sup>50</sup>. Le philosophe dont il est question dans tout le passage est bien le métaphysicien, auquel il incombe de «parler des axiomes» (266, 18-19), et c'est parce qu'il enquête sur l'être en tant qu'être qu'il doit aussi traiter des axiomes et de la démonstration en général. Mais en décrivant ce qu'est une démonstration, le métaphysicien est aussi celui qui, assumant pleinement le rôle architectonique<sup>51</sup> que lui accorde Alexandre, règle la pratique démonstrative des autres sciences. Comme le résume Alexandre un peu plus loin, dans son commentaire à  $\Gamma$  3, il incombe aux sciences partielles de connaître leurs principes et leurs prémisses propres, mais c'est du philosophe premier qu'elles apprendront par exemple comment «il faut» ( $\chi\rho\eta$ ) tirer des propriétés de l'objet de la démonstration les prémisses de cette démonstration, ou comment il faut combiner ces prémisses entre elles, «et toutes ces autres choses dont il discute dans le traité *Sur la démonstration*»<sup>52</sup>.

Faut-il toutefois aller jusqu'à comprendre que l'étude de la démonstration devient une partie de la métaphysique? Ces affirmations constituent certes comme la pointe ultime du rôle de fondement de la scientificité de toute science qu'Alexandre confère à la métaphysique. Science la plus haute, elle est aussi, selon les mots d'Alexandre, ce par quoi les autres sciences sont des sciences<sup>53</sup>. Certes aussi, dans le commentaire à la deuxième aporie de B qu'on a déjà évoqué, Alexandre se montre plus prudent. Reprenons le passage:

Par ces considérations, il montre que, même s'il n'appartient pas au philosophe premier de discuter de la démonstration et de ses principes, cela appartient tout du moins au philosophe. Par ces considérations, peut-être a-t-il été posé qu'en un sens l'étude de la démonstration est aussi une partie de la philosophie.

<sup>50</sup> Le cas est fréquent. Entre autres exemples, voir la citation de Simplicius, *In Phys.* 49, 20-23, avec l'opposition entre physicien et philosophe, où «philosophe» désigne nécessairement le philosophe premier.

<sup>51</sup> On rappelle qu'Aristote ne dit jamais explicitement que la sagesse est architectonique, contrairement à Alexandre, cf. *In Met.* par exemple 10, 19; 14, 16 sq.; 184, 22.

<sup>52</sup> Alexandre, *In Met.* 268, 2-6.

<sup>53</sup> Alexandre, *In Met.* 19, 33-20, 3.

Δείκνται δὲ διὰ τούτων ὅτι εἰ καὶ μὴ τοῦ πρώτου φιλοσόφου ἔστι τὸ περὶ ἀποδείξεως καὶ τῶν ταύτης ἀρχῶν διαλαμβάνειν, ἀλλὰ τοῦ φιλοσόφου γε. Εἴη δ' ἄν πως διὰ τούτων καὶ τὸ μέρος φιλοσοφίας εἶναι τὴν ἀποδεικτικὴν πραγματείαν τιθέμενον. (Alexandre, *In Met.* 191, 9-12)

La formule de la première phrase, toutefois, s'explique d'abord par des raisons exégétiques<sup>54</sup>: dans ce passage de B 2, Aristote ne parle que du philosophe. C'est Alexandre qui choisit de préciser «premier» et vu qu'il n'en est pas question dans les lignes précédentes, la concessive («εἰ καὶ μὴ...») pourrait bien plutôt se paraphraser ainsi: même si ce n'est pas au philosophe premier qu'il revient de traiter de la démonstration et des axiomes — sous-entendu: parce que cela n'a pas encore été établi —, de toute façon, comment cela pourrait-il incomber à quelqu'un d'autre que le philosophe? Le passage est ainsi à prendre comme l'une de ces anticipations de Γ, qui émailent tout le commentaire à B, dans l'idée que Γ résout une bonne partie des apories posées en B<sup>55</sup> — ce qui est, selon Alexandre, le cas pour cette deuxième aporie<sup>56</sup>. C'est alors aussi comme hypothèse dialectique qu'il faut lire la dernière et prudente proposition: εἴη δ' ἄν πως διὰ τούτων καὶ τὸ μέρος φιλοσοφίας εἶναι.... À tout le moins, il ne paraît pas possible de fonder une interprétation<sup>57</sup> sur cette phrase modalisée à la fois par l'optatif et par le πῶς.

Or le texte plus fiable du commentaire à Γ, parce que théorique et non dialectique, reste parfaitement compatible avec la conception instrumentale de la logique. Seulement, il faut se rappeler que cette thèse instrumentale est coiffée d'une première thèse qui, quant à elle, fait consensus: la logique est l'ἔργον de la philosophie. Faire de la logique un instrument de la philosophie n'est donc pas la placer à l'extérieur de celle-ci; la logique est autant à l'intérieur de l'atelier du philosophe que le sont le marteau et l'enclume pour le forgeron. Mais, comme le dit Alexandre dans le *Commentaire aux Premiers Analytiques*, que le marteau et l'enclume soient des produits de l'art du forgeron ne les empêche pas

<sup>54</sup> Pour mémoire, la phrase commentée est Aristote, *Met.* B 2, 997a14-15: εἴ τ' ἔστι μὴ τοῦ φιλοσόφου, τίνος ἔστι περὶ αὐτῶν ἄλλου τὸ θεωρῆσαι τὸ ἀληθὲς καὶ ψεῦδος ;

<sup>55</sup> Comme cela a déjà été établi par Bonelli 2001, par exemple p. 56 *sq.* Voir entre autres exemples, pour la résolution de la première aporie, Alexandre, *In Met.* 264, 23-27 et de façon plus générale, sur le rôle de Γ comme résolution des apories de B, 238, 2-3.

<sup>56</sup> Alexandre, *In Met.* 265, 24-31, annoncé en 264, 31-34.

<sup>57</sup> Comme le propose Bonelli 2001, p. 275.

d'être aussi ses outils<sup>58</sup>. Non seulement les statuts de produit et d'outil ne sont pas contradictoires, mais l'analogie implique même que, parmi les productions du forgeron, figurent nécessairement des objets de second ordre (un marteau) permettant la fabrication des artefacts constituant la fin normale de l'art du forgeron (une épée).

Métaphysicien et logicien sont ainsi une seule et même personne. Seulement, quand cette personne s'adonne à la philosophie première, elle discourt ἐπιστημονικῶς, d'un point de vue scientifique et non dialectique, en visant la vérité<sup>59</sup>. Pour filer l'analogie, le forgeron est le plus à même de produire une enclume, mais lorsqu'il travaille à la fabriquer, il ne pratique pas au sens strict son art, lequel ne consiste pas à produire ses propres outils. Que la logique soit l'œuvre de la philosophie première (au sens où elle en provient) ne fait donc pas des traités de logique des ouvrages de philosophie première (au sens où ils en relèveraient). Autrement dit, si c'est bien le philosophe premier qui détermine «en général, ce qu'est une démonstration et comment elle se produit» (Alexandre, *In Met.* 266, 24-25), pour autant les *Seconds Analytiques* n'ont pas à sortir de leur champ propre — à savoir la logique.

On notera d'ailleurs en passant une asymétrie : l'étude générale de la démonstration et de ses règles est, à au moins deux reprises, comme on l'a vu, renvoyée uniquement aux *Seconds Analytiques* («Sur la démonstration»), quand les axiomes paraissent, eux, susceptibles d'un double traitement, à la fois logique et métaphysique<sup>60</sup>. Alexandre avance deux raisons pour justifier leur étude par la philosophie première<sup>61</sup>, d'une part que toutes les sciences «s'en servent» (χρῶνται), d'autre part qu'ils sont

<sup>58</sup> Alexandre, *In An.Pr.* 2, 20-22: οὐδὲ γὰρ ἡ σφῦρα καὶ ὁ ἄκμων ὄργανον κωλύεται τῆς χαλκευτικῆς εἶναι, διότι αὐτῆς ἐστὶν ἔργα.

<sup>59</sup> Pour cette opposition, voir entre autres Alexandre, *In Met.* 344, 14-18; on revient ci-dessous sur l'identité d'objets affirmée dans ce passage.

<sup>60</sup> Alexandre ne le dit pas explicitement mais cela s'infère à partir de ce qu'il dit en *In Met.* 266, 18-22 («le philosophe premier parlera des axiomes, non pas dans l'intention d'en démontrer un [...] mais [de dire] quelle est leur nature, comment ils viennent en nous, comment nous devons les utiliser et toutes ces autres choses dont il s'occupe dans *De la démonstration*») et du fait que cette thèse est donnée comme introduisant la discussion sur le principe de non-contradiction dans la suite du livre Γ (voir l'annonce en *In Met.* 265, 6-7). La raison en est sans doute exégétique, à savoir le double traitement des axiomes par Aristote lui-même, à la fois dans les *Seconds Analytiques* et en *Métaphysique* Γ. Dans tous les cas, cela permet de résoudre l'aporie de B qui demande si c'est à la même science qu'il revient de traiter les principes des substances et les principes des démonstrations.

<sup>61</sup> Alexandre, *In Met.*, 265, 6-25.

des propriétés communes aux êtres en tant qu'ils sont. La première raison permet de comprendre qu'ils sont aussi étudiés par la logique, la seconde légitime leur étude par la philosophie première. À l'inverse, l'étude de la démonstration est uniquement instrumentale et constitue dès lors un préalable dans le cursus du philosophe, comme l'établit clairement un passage du *Commentaire à la Métaphysique*<sup>62</sup>.

En ce sens, grâce au double statut d'œuvre et d'instrument octroyé à la logique, Alexandre parvient à concilier proximité de la logique et de la métaphysique, d'une part, et différence de leurs natures épistémiques, d'autre part. L'apparent brouillage des frontières entre logique et métaphysique tient en réalité à la subtilité de cette double situation, de différence de leurs visées respectives mais d'identité du sujet connaissant. Or cette double situation, comme on a commencé à le voir, se manifeste aussi à l'échelle de leurs objets respectifs. La différenciation de la logique et de la philosophie première moyennant la visée de vérité propre à cette dernière implique nécessairement une distinction dans l'appréhension de leurs objets.

### 3. Les objets de la logique: le cas des *Catégories*

Pour éclairer notre passage qui semblait inféoder les *Catégories* à la philosophie première, il est nécessaire de repartir de l'objet même qu'Alexandre attribue au traité. Pour le rappeler brièvement, Alexandre, à partir d'une conception tripartite, ou médiate, de la relation sémantique<sup>63</sup>, a soutenu la position selon laquelle les *Catégories* portent sur des termes simples dotés de sens, en tant qu'ils signifient des «réalités» (πράγματα), par l'intermédiaire de «concepts» (νοήματα) ou d'«intellections» (νοήσεις)<sup>64</sup>:

Mais voyons aussi ceux qui [en] ont une conception plus complète, parmi lesquels au premier chef vient, à mon sens, Alexandre d'Aphrodise, selon qui ce livre est le commencement de l'étude de la logique, «puisque, affirme-t-il, le discours signifie du fait que ses parties premières signifient.

<sup>62</sup> Alexandre, *In Met.* 168, 22-23: δεῖ πρῶτον ἐν τοῖς ἀναλυτικοῖς ἐγγυμνάζεσθαι καὶ τοῖς λογικοῖς ὅλως, καὶ εἰδέναι τοὺς τρόπους τῶν ἀποδείξεων καὶ τὰς τῶν λόγων συναγωγάς.

<sup>63</sup> Pour reprendre la caractérisation proposée par M. Griffin, par exemple dans Griffin 2012.

<sup>64</sup> Voir aussi la contribution de R. Chiaradonna dans ce volume.

C'est dans l'intention de faire voir quels sont les concepts signifiés par les parties premières et simples du discours, qu'Aristote divise l'être, non pas en individus (ceux-là sont impossibles à circonscrire et à connaître, à cause de leur multitude et des changements variés qui les affectent), mais en ces dix genres suprêmes qu'il a appelés catégories, parce qu'ils sont les plus génériques, et que, tout en n'étant sujets de rien, ils sont prédiqués du reste. Par conséquent, le but [de ce livre] concerne les parties simples et les plus génériques du discours, signifiant les réalités simples et les concepts simples à propos des réalités simples.»

Ἴδωμεν δὲ καὶ τοὺς τελεώτερον ἀντιλαμβανομένους, ὧν ἐν πρώτοις κατ' ἐμὴν ἔστιν γνώμην ὁ Ἀφροδισιεὺς Ἀλέξανδρος, ἀρχὴν λέγων εἶναι τῆς λογικῆς πραγματείας τοῦτο τὸ βιβλίον, “ἐπειδὴ, φησὶν, ὁ λόγος σημαίνει τῶ τὰ μόρια αὐτῶ τὰ πρώτα σημαίνειν· τίνα δὲ ἔστιν τὰ ὑπὸ τῶν πρώτων καὶ ἀπλῶν μορίων τοῦ λόγου σημαίνόμενα νοήματα βουλόμενος δηλώσαι διαιρεῖ τὸ ὄν οὐκ εἰς τὰ καθ' ἕκαστα (ἀπερίληπτα γὰρ ταῦτα καὶ ἄγνωστα διὰ τε τὸ πλῆθος καὶ τὴν παντοίαν μεταβολήν), ἀλλ' εἰς τὰ ἀνωτάτω γένη τὰ δέκα ταῦτα, ἅπερ κατηγορίας ἐκάλεσεν, ὡς γενικώτατα καὶ αὐτὰ μὲν μηδενὶ ὑποκείμενα, κατηγορούμενα δὲ τῶν ἄλλων, ὥστε περὶ τῶν ἀπλῶν καὶ γενικωτάτων τοῦ λόγου μορίων εἶναι τὸν σκοπὸν τῶν τὰ ἀπλᾶ πράγματα σημαίνοντων καὶ τὰ περὶ τῶν ἀπλῶν πραγμάτων ἀπλᾶ νοήματα”. (Simplicius, *In Cat.* 10, 8-19)

Parons d'emblée à une objection. Il arrive certes à Alexandre de présenter la relation de signification comme référence immédiate entre les mots et les choses<sup>65</sup>. Mais, à l'évidence, la thèse de la signification comme relation médiate peut tout à fait être condensée ou simplifiée dans sa version bipartite: en vertu de sa transitivité, on peut, pour aller plus vite, passer par-dessus la médiation conceptuelle<sup>66</sup>. Du reste, d'autres témoignages peuvent être versés au crédit de l'attribution de cette thèse, par Simplicius, à Alexandre. Boèce, par exemple, cite le commentaire d'Alexandre au *De interpretatione*, dans un contexte où il est question de l'authenticité du traité, refusée, comme on l'a dit, par Andronicos, mais acceptée par Alexandre. Il y est plus précisément question du sens du début du *De interpretatione* qui fait des mots les symboles des affections de l'âme<sup>67</sup>. Alexandre, nous dit Boèce, a critiqué Andronicos pour s'être mépris sur l'expression «παθήματα τῆς ψυχῆς», qu'Andronicos aurait pris au sens d'«émotions» (*affectus*) au lieu d'intellections. Boèce

<sup>65</sup> Par exemple en Alexandre, *In De sensu*, 13, 14.

<sup>66</sup> Cela arrive même à Simplicius, par exemple quand il présente la thèse de Boéthos, censé pourtant avoir soutenu une telle thèse tripartite, par exemple en *In Cat.* 11, 32-34.

<sup>67</sup> Aristote, *De int.* I 1, 16a3-8.

attribue alors explicitement la thèse de la signification médiate à Alexandre<sup>68</sup>: les «sons» (*voces*) sont les noms des choses, mais nous les utilisons pour signifier les affections psychiques produites en nous par ces choses. C'est pourquoi Aristote a raison de noter qu'à la différence des mots eux-mêmes, ce dont les mots sont des symboles, à savoir les affections de l'âme, sont les mêmes pour tous. Pour l'expliquer, il faut admettre un décrochage dans la transitivité de la relation sémantique, qui permet de surmonter la pluralité des langues: il y a certes transitivité en ce que les mots réfèrent médiatement aux choses, mais la relation sémantique s'applique d'abord et essentiellement au doublet mots / concepts (ou mots / affections de l'âme) et non au couple des mots et des choses<sup>69</sup>. Si donc Alexandre adopte une telle conception médiate de la signification, il est extrêmement probable qu'il en aille de même quant à l'objet des *Catégories*.

Certes, quand Alexandre se réfère aux catégories, il le fait très majoritairement sous le nom de genres des êtres, ou «genres suprêmes»

<sup>68</sup> Boèce, *In De int.* II 41, 7-11: «*Sed fortasse quidem ob hoc dictum est, inquit, quod licet voces rerum nomina sint, tamen non idcirco utimur vocibus, ut res significemus, sed ut eas quae nobis ex rebus innatae sunt animae passiones.*» Voir à ce sujet Bonelli 2009, p. 64.

<sup>69</sup> Deux autres passages pourraient être versés au compte de l'attribution à Alexandre de la conception tripartite, mais il serait trop long de les développer ici. D'abord, on pourrait montrer qu'Alexandre présuppose cette conception médiate de la relation de signification dans son traitement des homonymes, des synonymes et des *πρὸς ἔν λεγόμενα* dans son commentaire à *Métaphysique* Γ. La même théorie reparaît d'ailleurs plus loin dans le commentaire, quand Alexandre commente l'un de ses lieux d'élaboration, en Γ 4 (voir Cassin & Narcy 1998, p. 34-35). En commentant ces passages, Alexandre fait explicitement du *νοήμα* le corrélat interne du langage et le référent premier du signe linguistique (par exemple *In Met.* 274, 7 *sq.* et 278, 15 *sq.*). L'autre passage provient du commentaire de Dexippe, où se lit une réponse à la conception immédiate de la signification soutenue par Sosigène, cf. Dexippe, *In Cat.* 7, 8-24. Quoique son nom ne soit pas prononcé, on a de bonnes raisons de penser que Dexippe paraphrase ici Alexandre (cf. Magee 1989, p. 53 n. 11). Une partie de la thèse, par exemple, se retrouve dans le commentaire de Boèce, associée au nom d'Alexandre (en II 40, 28 *sq.*) et l'on sait de façon générale que Dexippe puise dans Alexandre une partie de son matériau, ce qui a été confirmé par la découverte de citations parallèles d'Alexandre dans un commentaire en arménien aux *Catégories* (cf. Schmidt 1966). L'argument rapporté par Dexippe est qu'en raison de la possibilité de parler de ce qui n'existe pas ou n'est pas présent au moment de l'acte d'énonciation, il est indispensable de médiatiser la relation entre les mots et les choses: si nous pouvons parler de ce qui n'existe pas (comme un centaure, pour reprendre l'exemple de Dexippe), c'est parce que les mots réfèrent d'abord à des contenus mentaux.

(ἀνωτάτω γένη) — et ce, y compris dans les traités logiques<sup>70</sup>. Mais, précisément, si les catégories sont à la fois des termes enveloppant une prédication, des concepts et des πράγματα, alors la cohérence de l'Exégète exige que l'on essaie de tenir ensemble ces trois perspectives. L'on pourrait montrer, par exemple à partir du commentaire à Δ 7, que tel est bien le cas, puisque, dans ce texte, Alexandre conçoit expressément les catégories à la fois comme les genres ultimes de prédicats possibles et comme des modes d'être ou d'existence:

S'il y a dix différences selon les genres suprêmes, l'étant et l'être se diront aussi en dix sens. D'abord, en effet, «être» combiné avec la substance signifie l'existence substantielle; ensuite, avec la quantité, il signifie l'existence comme celle d'une quantité, avec la qualité, l'existence comme celle d'une qualité, et de même pour les autres genres.

Εἰ δὲ δέκα αἰ κατὰ τὰ ἀνωτάτω γένη διαφοραί, δεκαχῶς καὶ τὸ ὄν τε καὶ τὸ εἶναι ῥηθήσεται. τὸ μὲν γὰρ τῇ οὐσίᾳ συντασσόμενον εἶναι τὴν οὐσιώδη ὑπαρξίν σημαίνει, τὸ δὲ τῷ ποσῷ τὴν ὡς ποσοῦ, καὶ τῷ ποιῷ τὴν ὡς ποιοῦ, καὶ ἐπὶ τῶν ἄλλων γενῶν ὁμοίως. (Alexandre, *In Met.* 371, 23-26)

Le fait que les catégories enveloppent tout autant des genres de prédicats et des genres de modes d'être est parfaitement cohérent avec la thèse tripartite que Simplicius attribue à Alexandre: si le traité des *Catégories* concerne (pour reprendre les expressions de Simplicius) «les concepts signifiés par les parties premières et simples du discours» en tant qu'ils renvoient à des genres suprêmes de l'être, alors les catégories sont un objet hybride ou polymorphe, comme le montre la formulation très fréquente de l'objet des *Catégories* par une structure en καθό. Ainsi, à nouveau chez Simplicius:

Il est donc clair, au vu de ce qui précède, que le but [de ce livre], approprié à l'étude de la logique, concerne les mots simples, premiers et génériques, en tant qu'ils sont à même de signifier les êtres. Mais certainement, il nous en apprend aussi sur les réalités et les concepts signifiés par ces mots, en tant que ces réalités sont signifiées par les mots. C'est là l'opinion à la fois des Alexandre<sup>71</sup>, d'Herminus, de Boéthos et de Porphyre [...].

<sup>70</sup> Alexandre ne parle de σχήματα τῶν κατηγοριῶν (en évitant d'ailleurs le singulier, τῆς κατηγορίας) que sous la pression du texte d'Aristote, par exemple en *In Met.* 369, 12 et 371, 17, en commentant Δ 7, 1017a23. Pour l'expression de «genres suprêmes», voir entre autres *In An.Pr.* 291, 19; 293, 11; *In Top.* 65, 7; 86, 3; 105, 20, etc. Pour «genres des êtres», *In An.Pr.* 290, 27; 366, 24; *In Top.* 67, 25, etc.

<sup>71</sup> Alexandre d'Égée et Alexandre d'Aphrodise.

Ἔστιν οὖν ἐκ τῶν εἰρημένων δῆλον, ὅτι ἐστὶν μὲν ὁ σκοπὸς οἰκεῖος τῆ λογικῆ πραγματεία περὶ τῶν ἀπλῶν καὶ πρώτων καὶ γενικῶν φωνῶν, καθὸ σημαντικαὶ τῶν ὄντων εἰσὶν, συνδιδάσκειται δὲ πάντως καὶ τὰ σημανόμενα ὑπ' αὐτῶν πράγματα καὶ τὰ νοήματα, καθὸ σημαίνεται τὰ πράγματα ὑπὸ τῶν φωνῶν. Καὶ ταῦτα καὶ τοῖς Ἀλεξάνδροις καὶ Ἑρμίνῳ καὶ Βοήθῳ καὶ Πορφύριῳ δοκεῖ [...]. (Simplicius, *In Cat.* 13, 11-16)

Il peut être utile de rappeler que καθό est utilisé par les commentateurs comme strict synonyme de ἤ (comme dans τὸ ὄν ἤ ὄν) pour dire «en tant que». Or, chez Alexandre, comme déjà chez Aristote, cette particule permet de constituer plusieurs objets (intensionnels) d'enquêtes différentes, à partir d'une même entité, d'un même objet extensionnel — c'est l'exemple fameux de la ligne considérée en tant que mathématique ou en tant que physique de *Physique* II, 2<sup>72</sup>. En vertu de cette polymorphie, il est donc tout à fait possible d'interpréter les *Catégories* comme un traité d'ontologie du sensible en accentuant le fait que les catégories correspondent *in fine* à des genres d'êtres; mais une autre lecture est possible, qui les maintient dans le champ de la logique, en tant qu'elles ne fournissent qu'une préparation à la philosophie première. Il faut alors insister sur l'idée que les catégories ne correspondent que médiatement aux genres d'êtres et limiter la portée du traité à un travail de division. La première position est sans doute celle de Boéthos<sup>73</sup>; la seconde est certainement celle d'Alexandre.

Incidemment, cela permet de comprendre comment des aristotélismes aussi éloignés que ceux de Boéthos et d'Alexandre ont pu se retrouver sur l'objet des *Catégories*. On aurait de fait pu s'attendre à ce que des ontologies aussi différentes que le corporalisme de Boéthos et l'essentialisme d'Alexandre divergent sur ce point d'interprétation, et que le premier y voie un bréviaire d'ontologie aristotélicienne, tandis que l'autre l'aurait réduit à un simple traité sur la structure de notre λόγος. Or il n'en est rien: tous deux soutiennent que les *Catégories* portent sur des mots simples dotés de sens, en tant qu'ils signifient des réalités<sup>74</sup> au moyen des concepts. La raison en est que la thèse partagée par Boéthos et Alexandre quant au σκοπὸς des *Catégories*, dans son caractère modulaire ou flexible, était précisément faite pour pouvoir s'implanter dans des

<sup>72</sup> Aristote, *Phys.* II 2, 194a10-12.

<sup>73</sup> Sur la thèse de Boéthos, cf. Simplicius, *In Cat.* 11, 24 – 12, 1 et 41, 29 sq.; Griffin 2012.

<sup>74</sup> Comme le résume Porphyre, *In Cat.* 58, 5-6.

environnements ontologiques sinon hostiles, du moins disparates. Il faut en réalité ne pas céder à l'apparence d'irénisme de cette thèse, qui semble de prime abord couvrir ensemble des options déterminées et unilatérales (les *Catégories* porteraient ou bien sur des mots, ou bien sur des concepts, ou bien sur des genres d'êtres), afin de proposer une interprétation qui, parce qu'elle additionnerait toutes les options précédentes, serait capable de mettre tout le monde d'accord.

Au contraire, par-delà donc son apparent irénisme, cette thèse a permis la continuation de débats plus souterrains (mais aussi plus fondamentaux) sur le rôle et la place du traité des *Catégories*. Qu'Alexandre partage cette thèse avec Boéthos ne relève donc pas d'un consensus mou ou, de la part d'Alexandre, de la reprise mécanique d'une thèse traditionnelle, mais de l'exploitation consciente d'une plasticité théorique qui explique le succès de cette thèse. L'originalité d'Alexandre réside alors d'une part dans l'effort manifeste pour tenir ensemble les trois pôles, ou tout au moins les deux pôles extrêmes de cette thèse tripartite<sup>75</sup>; d'autre part, dans la façon dont, à un niveau systématique, il reprend une thèse traditionnelle tout en l'employant *a contrario* de sa portée initiale, *i.e.* contre son usage par Boéthos.

C'est en effet dans ce contexte qu'il faut comprendre le texte T.2 évoqué plus haut, du *Commentaire à Métaphysique Γ*, texte qui, selon P. Donini, montrerait que les *Catégories* «contiennent» une «science générale et commune de l'être». Il faut toutefois regarder de plus près la construction:

Par ce qui vient d'être dit, on a montré qu'appartient à la philosophie première la division de l'être en genres, ce qu'il a lui-même effectué dans les *Catégories*.

Διὰ δὲ τῶν νῦν εἰρημένων δέδεικται ὅτι τῆς πρώτης φιλοσοφίας ἡ εἰς τὰ γένη τοῦ ὄντος διαίρεσις, ἧ πεποίηκεν αὐτὸς ἐν ταῖς Κατηγορίαις.  
(Alexandre, *In Met.* 245, 33-35)

<sup>75</sup> On comprend ainsi pourquoi les commentateurs ultérieurs ont eu du mal avec cette position assez fine, en tout cas plus complexe que leurs classements monolithiques. De fait, Philopon (*In Cat.* 8, 29-33) et Elias (129, 9-10), par exemple, attribuent à Alexandre l'identification des catégories à des φόναι, tandis qu'Olympiodore lui attribue l'interprétation conceptualiste (sur ces questions, cf. Hoffmann 1987, p. 68). La raison de ces discordances n'est pas à chercher dans des accidents de transmission textuelle; elle révèle précisément la difficulté des commentateurs à classer la position alexandrinienne et à tenir ses trois pôles.

À bien lire la phrase, c'est la «division» de l'être dans ses genres qui appartient à la philosophie première, non pas le traité des *Catégories*. Cet argument n'est pas à soi seul dirimant<sup>76</sup>, mais il reste qu'Alexandre ne dit pas immédiatement que les *Catégories* relèvent de la philosophie première. Et surtout, la relation d'appartenance exprimée par le génitif n'implique pas l'exclusivité. Que la division de l'être en ses genres suprêmes soit effectuée dans les *Catégories* tout en pouvant être ressaisie dans et par la philosophie première n'entraîne pas *ipso facto* la sortie des *Catégories* hors de la logique. Simplicius offre du reste une interprétation de ce type quand, dans son *Commentaire*, il indique que la même division des catégories se retrouve dans la *Métaphysique*, dans les *Topiques* ou dans l'*Éthique à Nicomaque*, mais que, dans les *Catégories*, cette division se fait de façon appropriée à la logique, κατὰ τὰς σημαντικὰς λέξεις, alors que, dans la *Métaphysique*, elle se fait «du point de vue de la réalité des êtres», κατὰ τὴν τῶν ὄντων ὑπόστασιν<sup>77</sup>.

De surcroît, un indice supplémentaire en faveur de cette lecture non exclusiviste est qu'Alexandre ne restreint pas à la philosophie première l'utilité des *Catégories* et de sa division des genres de l'être. Plusieurs passages du *Commentaire aux Topiques* font état de l'utilité des *Catégories* pour la dialectique. Entre autres exemples<sup>78</sup>:

<sup>76</sup> Du reste, le léger décrochage induit par le passage du relatif au neutre ne paraît pas significatif, puisque, comme on va le voir ci-dessous, Alexandre attribue fréquemment à la logique l'opération de division.

<sup>77</sup> Simplicius, *In Cat.* 12, 11-13.

<sup>78</sup> Voir aussi Alexandre, *In Top.* 65, 6-17; 95, 27-29 (cité ci-dessus n. 31). Ce dernier passage est un commentaire à I, 14, qui porte sur la collecte des prémisses et la classification sommaire (ὡς τύπος, dit Aristote) des prémisses en trois sortes: éthiques, physiques et logiques. Ce passage est célèbre puisqu'on le considère parfois comme l'une des sources de la division hellénistique de la philosophie. Aristote en réalité n'y présente pas une classification des sciences, ni même des discours, mais de types (problématiques d'ailleurs) de propositions. Alexandre, quant à lui, lit le chapitre en lien avec I, 11 et rapproche la nature de la logique de l'expression, en I, 11, 104b3, de συνεργόν, qui, dit-il, confirme le statut instrumental de la logique. Alexandre comprend que le philosophe, dans sa quête de vérité, va se servir de ce qu'il trouve dans des livres pour recueillir des prémisses. Alexandre cite alors les ouvrages de logique dont il pourra se servir: les *Analytiques*, le traité sur les prémisses (sans doute le *De interpretatione*) et l'on pourrait alors voir les *Catégories* sous la dernière appellation: ἐν τῇ τῶν πολλαχῶς λεγομένων διαιρέσει (Alexandre, *In Top.* 95, 27-28).

Or si les problèmes et les genres des problèmes se trouvent dans les catégories, il est clair que l'étude des catégories sera utile à la dialectique, s'il est vrai qu'il est utile de savoir dans quel genre d'êtres se trouve le problème proposé.

Εἰ δὲ τὰ προβλήματα καὶ τὰ γένη τῶν προβλημάτων ἐν ταῖς κατηγορίαις, δῆλον ὡς χρήσιμος ἢ περὶ τὰς κατηγορίας πραγματεία πρὸς διαλεκτικὴν, εἴ γε χρήσιμον τὸ εἰδέναι ἐν ποίῳ γένει τῶν ὄντων τὸ προκειμένον πρόβλημα. (Alexandre, *In Top.* 67, 22-25)

Le statut instrumental des ouvrages logiques ne vaut ainsi pas seulement vis-à-vis des sciences au sens strict, mais déjà à l'intérieur même du champ logique. Mais il vaut la peine de noter qu'ici comme ailleurs, c'est la visée médiate des genres de l'être qui garantit l'utilité du traité: les *Catégories* sont utiles en logique parce qu'elles permettent de connaître les genres des êtres des problèmes dialectiques, c'est-à-dire qu'elles permettent de classer dans les catégories ce à quoi réfèrent en réalité les sujets et les prédicats des énoncés contenus dans ces problèmes<sup>79</sup>. En clair, l'utilité même du traité des *Catégories* le confirme dans son statut d'ouvrage logique, comme partie de l'*Organon*, mais son utilité provient de ce qu'il y a en lui de non-logique, de ce qui en lui fait signe vers l'ontologique au sens étymologique.

Toutefois, pour Alexandre, cette utilité du traité des *Catégories* reste cantonnée à ce qu'une division peut fournir. Que les *Catégories* se livrent à une division de l'être est une thèse constante du corpus alexandrinien, une thèse qui ne se lit pas telle quelle chez Aristote<sup>80</sup>. À cette division générale, on peut ajouter celles des sens de chaque catégorie ou d'autres termes, ou encore la fameuse «première division de l'être» entre par soi et par accident, importée à l'origine dans les *Catégories* par Andronicos. Bref, le traité des *Catégories* fait des divisions. De fait, selon un argument topique<sup>81</sup>, le pouvoir des mots est de nous permettre de surmonter l'infini des choses, pour les classer et les ordonner; les *Catégories*

<sup>79</sup> Le passage commente *Top.* I, 9, 103b29 *sq.* Si par exemple, dit Alexandre un peu avant, le prédicat n'est pas du même genre que le sujet de l'énoncé, alors le problème relèvera du genre (*i.e.* de la catégorie) de ce prédicat.

<sup>80</sup> Voir, entre autres, les passages déjà cités *In Top.* 95, 27-29; *In Met.* 242, 15-17 (sur «la première des divisions de l'être qu'il a faites dans les *Catégories*, d'après laquelle il divise les êtres en substance et accidents»); 245, 33-35; Simplicius, *In Cat.* 10, 8-19. Mais aussi: Alexandre, *In Met.* 209, 36 (sur la division des sens de l'antérieur, qu'Alexandre cite fréquemment); *In An.Pr.* 291, 20, etc.

<sup>81</sup> Dont M. Griffin dresse la généalogie partielle dans Griffin 2012, p. 79 *sq.* Pour sa reprise chez Alexandre, cf. par exemple Simplicius, *In Cat.* 10, 13-15, cité ci-dessus p. 99.

répondent ainsi au souci d'un inventaire du monde. Cette approche méthodologique est sans doute héritée d'Andronicos — dont on sait l'intérêt pour la procédure de division<sup>82</sup>. Mais l'on sait aussi qu'Alexandre, dans une certaine veine aristotélicienne, a critiqué la méthode diérétique et s'est opposé à Andronicos et à Xénocrate sur ce point<sup>83</sup>. On pourrait se demander (sans être certain de pouvoir le démontrer intégralement) jusqu'à quel point l'affirmation répétée que les *Catégories* nous fournissent des divisions ne sert pas une stratégie de limitation de la portée du traité. À l'étude menée par la méthode diérétique s'opposerait l'enquête proprement causale, qui marque l'entrée dans la sphère de la science. Ainsi, jamais le traité des *Catégories* n'explique-t-il l'unité ἀφ' ἐνός καὶ πρὸς ἕν des catégories secondaires, jamais il n'étudie la façon dont la substance est cause de l'être des autres êtres, et la forme, cause de l'être de la substance<sup>84</sup>. La recherche causale, en tant qu'elle est le propre de l'enquête scientifique, reste à jamais inaccessible au traité logique.

Si donc le traité des *Catégories* a pour Alexandre à voir avec la philosophie première, c'est médiatement — comme l'esquissait déjà l'un de ses maîtres, Herminius. Le traité des *Catégories*, dit Herminius, «touche d'une certaine manière» aux genres suprêmes<sup>85</sup>, sur le mode de la πρόληψις, un terme que reprend fréquemment Alexandre quand il commente les enquêtes dialectiques sur les opinions communes. À la thèse tripartite sur le σκοπός des *Catégories* répond cette relation indirecte à la philosophie première — de même qu'y répond l'ancrage ontologique que les *Catégories* offrent à la dialectique. Les catégories sont un objet polymorphe, susceptible de plusieurs approches, et le traité des *Catégories* ne saurait épuiser son objet. Commencement de la logique<sup>86</sup>, le traité,

<sup>82</sup> Cf. Boèce, *De Divisione* 875d-876d (5, 1-11 Magee); Griffin 2012, p. 105.

<sup>83</sup> Cf. Rashed 2004.

<sup>84</sup> Je me permets de renvoyer à Guyomarc'h 2015, particulièrement p. 259-265.

<sup>85</sup> Porphyre, *In Cat.* 59, 25-27: «C'est précisément pourquoi il a été nécessaire, au moins d'une certaine façon, de toucher aux genres auxquels se réfèrent les choses qu'on attribue, car il est impossible de connaître la signification propre à chaque genre sans en avoir préalablement quelque préconception.» (tr.fr. R. Bodéüs); Διὸ καὶ ἀναγκαῖον ἐγένετο ἀμωσγέπως ἄγασθαι τῶν γενῶν, ἐφ' ἅπερ ἢ τῶν κατηγορουμένων ἀναφορά ἀδύνατον γὰρ τὴν ἐκάστου οἰκειάν σημασίαν γινώριμον εἶναι μηδεμίᾳ αὐτῷ προλήψεως προποκειμένης.

<sup>86</sup> Selon le témoignage de Simplicius, *In Cat.* 10, 10 cité ci-dessus p. 99.

en tant qu'il porte sur les termes simples dans la mesure où ils visent médiatement les genres suprêmes, figure une frontière qui articule.

Le cas des *Catégories* est à la fois un cas-limite et un cas emblématique pour la question des relations entre logique et métaphysique. Un cas-limite en vertu de leur utilité à la fois pour la philosophie première et pour le reste de la logique; un cas emblématique parce que ce qui vaut pour les genres suprêmes de l'être vaut aussi pour les axiomes et pour les prédicats dialectiques (le même, l'autre, la contrariété, etc.). Dialectique et métaphysique ont en effet ces derniers en commun dans leurs champs d'étude respectifs. La raison en est que, selon l'enseignement de Γ 2<sup>87</sup>, la dialectique, comme la métaphysique, traite de l'être en général. Dialectique et métaphysique ne se distinguent alors plus par leur objet, mais par la perspective qu'elles prennent dessus<sup>88</sup>. Le propre de la métaphysique est d'être en mesure de prendre ces objets en tant que propriétés des êtres en tant qu'ils sont, comme le disait le passage déjà évoqué du commentaire à B<sup>89</sup>. La logique s'adonne à la division des genres de l'être en tant qu'ils fournissent à la fois les éléments de base des propositions des syllogismes et les genres des problèmes et des prémisses dialectiques, là où la science première les étudie en tant proprement que genres *de l'être* et examine leur unité focale. De même, la logique analyse les prédicats dialectiques pour eux-mêmes, alors qu'ils interviennent dans le champ de la philosophie première en tant que propriétés communes et par soi des êtres en tant qu'ils sont. Alexandre exploite ainsi pleinement la distinction sous-jacente à l'aristotélisme entre objets intensionnels et extensionnels ou, pour le dire en vocabulaire médiéval, entre objets formels et matériels, c'est-à-dire la distinction entre une entité et la perspective sous laquelle une enquête scientifique l'étudie.

<sup>87</sup> Aristote, *Met.* Γ 2, 1004 b-17-22.

<sup>88</sup> *In Met.* 344, 14-18: «En outre, on a posé que les choses à propos desquelles le dialecticien construit ses arguments en se fondant sur ce qui est généralement admis sont celles-là mêmes à propos desquelles la philosophie première argumente de façon scientifique. De fait, l'étude de ce qui est commun à toutes les choses ou à la plupart d'entre elles revient au dialecticien, lequel discerne les mêmes choses qui se disent de plusieurs façons.» (Traduction inédite de C. Cerami); πρὸς δὲ τούτοις κεῖται, περὶ ὧν ὁ διαλεκτικὸς κατὰ τὸ ἔνδοξον ποιεῖται τοὺς λόγους, περὶ τούτων τὴν πρώτην φιλοσοφίαν ἐπιστημονικῶς λέγειν· καὶ γὰρ τῷ διαλεκτικῷ περὶ τὰ κοινὰ πᾶσιν ἢ τοῖς πλείστοις ἢ πραγματεία, καὶ περὶ τῶν πολλαχῶς δὲ λεγομένων ὁ διαλεκτικὸς διαλαμβάνει.

<sup>89</sup> Alexandre, *In Met.* 177, 10-14, cf. ci-dessus n. 16.

#### 4. Conclusions

Dans son *Commentaire aux Catégories*, Simplicius compare ceux qui se lancent dans la science sans avoir étudié la logique aux compagnons d'Ulysse dépourvus de la mystérieuse plante d'Hermès<sup>90</sup>. Par-delà les slogans récurrents et sans doute convenus sur l'utilité de la logique chez Alexandre, on a essayé d'esquisser quelques-uns de ses apports pour la métaphysique, à partir de leurs points de croisement. Loin de brouiller leurs frontières, Alexandre paraît au contraire procéder à une distinction assez fine, qui s'efforce de conjuguer le double statut, de produit et d'outil, conféré à la logique. Si l'on récapitule: le logicien et le métaphysicien sont la même personne — dans le cas, tout au moins, de la théorie de la démonstration (T.3). Les raisons en sont non seulement que logique et métaphysique ont en commun de ne pas être cantonnées à un genre, mais sans doute aussi que, la philosophie première figurant un idéal épistémique, condition de la scientificité des autres sciences<sup>91</sup>, le métaphysicien est le mieux placé pour déterminer ce qu'est la science au sens propre. Toutefois, à l'opposé de ce qu'il avait semblé à partir de notre extrait du commentaire à  $\Gamma$  (T.3), cette identification du métaphysicien et du logicien ne fait pas pour autant de la logique une partie de la métaphysique. Elle découle au contraire, directement, du statut de produit de la philosophie première conféré à la logique. Logicien et métaphysicien étudient de surcroît les mêmes objets — tout du moins, à nouveau, les catégories (T.2), les axiomes et les prédicats dialectiques — quoique sous des perspectives distinctes. Ces perspectives sont une étude des éléments les plus généraux des déductions (de n'importe quelle déduction, et non pas seulement du syllogisme scientifique), d'une part, et une science des propriétés communes des êtres en tant qu'ils sont, d'autre part. La raison en est à nouveau que la philosophie première et la logique ont en commun de transcender les genres des sciences partielles. Mais la première le fait en visant ultimement l'objet transversal à toute science, à savoir l'être, tandis que la seconde le fait en visant ce qu'il y a de commun à tout discours déductif. La logique pour Alexandre n'est toutefois ni une forme pure, ni un instrument doctrinalement neutre. Il y a, pourrait-on dire en reprenant un vocabulaire de la logique contemporaine, un engagement

<sup>90</sup> Simplicius, *In Cat.* 5, 14; voir la note *ad. loc.* de Chase 2003.

<sup>91</sup> *In Met.* 19, 33 – 20, 3.

ontologique (*ontological commitment*) de la logique péripatéticienne. Mais à l'inverse des Stoïciens, c'est aussi en assumant à plein le projet d'une science des êtres en tant qu'ils sont<sup>92</sup>, qu'Alexandre se donne les moyens d'opérer une distinction réelle entre logique et métaphysique. L'engagement ontologique de la logique ne saurait finalement suffire à en faire une partie de la philosophie, c'est-à-dire une science, mais il accroît d'autant plus son «utilité [...] pour la philosophie et la découverte de la vérité» (T.1'). D'où le fait que les Stoïciens se trompent deux fois, en faisant de la logique une partie de la philosophie, et en la restreignant à l'étude des discours indépendamment de leur visée sémantique. En régime alexandrinien, en revanche, la notion d'utilité permet de connecter logique et métaphysique sans aligner leurs statuts ni les fondre en un même genre. La systématisation alexandrinienne n'est ainsi pas un geste de scission radicale, de position de frontières entre les domaines des savoirs; au contraire, fidèle en cela à la pratique aristotélicienne, elle se nourrit des échanges entre ces discours.

#### BIBLIOGRAPHIE

##### Éditions et traductions citées

- BARNES, Jonathan, BOBZIEN, Suzanne, FLANNERY, Kevin & IERODIAKONOU, Katerina, *Alexander of Aphrodisias, On Aristotle's*, London – New York, Duckworth – Cornell University Press, 1991.
- BODÉÛS, Richard, *Porphyre. Commentaire aux Catégories d'Aristote*, Paris, Vrin, 2008.
- CASSIN, Barbara, & NARCY, Michel, *La Décision du sens: le livre Gamma de la Métaphysique d'Aristote*, Paris, Vrin, 1998.
- CHASE, Michael, *Simplicius, On Aristotle's Categories 1-4*, Ithaca, Cornell University Press, 2003.
- DOOLEY, William E., & MADIGAN, Arthur, *Alexander of Aphrodisias, On Aristotle's Metaphysics 2-3*, Ithaca, Cornell University Press, 1992.
- MAGEE, John, *Anicii Manlii Severini Boethii De Divisione Liber*, Leiden – Boston, Brill, 1998.
- SHARPLES, Robert W., *Peripatetic Philosophy, 200 BC to AD 200: An Introduction and Collection of Sources in Translation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

<sup>92</sup> Contrairement à ce que soutient M. Rashed, selon qui Alexandre «transforme l'entreprise métaphysique en une cosmologie générale et unifiée, rompant ainsi les amarres avec le projet d'une science de l'être en tant qu'être», cf. M. Rashed 2008, p. 283.

### Littérature secondaire

- BARNES, Jonathan, «Galen and the utility of logic», dans Kollesch, Jutta, & Nickel, Diethard (dir.), *Galen und das hellenistische Erbe*, Stuttgart, Sudhoffs Archiv, Beiheft 32, 1993, p. 33-52.
- BARNES, Jonathan, *Logic and the Imperial Stoa*, Leiden – Boston, Brill, 1997<sup>1</sup>.
- BARNES, Jonathan, «Roman Aristotle», dans Barnes, Jonathan, & Griffin, Miriam (dir.), *Philosophia Togata II, Plato and Aristotle at Rome*, Oxford, Clarendon Press, 1997<sup>2</sup>, p. 1-69.
- BONELLI, Maddalena, *Alessandro di Afrodisia e la metafisica come scienza dimostrativa*, Napoli, Bibliopolis, 2001.
- BONELLI, Maddalena, «Alexandre d'Aphrodise et le *De interpretatione*», dans Husson, Suzanne (dir.), *Interpréter le De interpretatione*, Paris, Vrin, 2009, p. 51-67.
- CALZOLARI, Valentina, «David et la tradition arménienne», dans Calzolari, Valentina, & Barnes, Jonathan (dir.), *L'œuvre de David l'Invincible et la transmission de la pensée grecque dans la tradition arménienne et syriaque*, Leiden – Boston, Brill, 2009, p. 15-36.
- CHIARADONNA, Riccardo, «Scienza e contingenza in Galeno», dans Perfetti, Stefano (dir.), *Conoscenza e contingenza nella tradizione aristotelica medievale*, Pisa, ETS, 2008, p. 13-30.
- CHIARADONNA, Riccardo, «Le traité de Galien *Sur la démonstration* et sa postérité tardo-antique», dans Chiaradonna, Riccardo, & Trabattoni, Franco (dir.), *Physics and Philosophy of Nature in Greek Neoplatonism*, Leiden – Boston, Brill, 2009, p. 43-77.
- CRUBELLIER, Michel, «L'unité de l'*Organon*», dans Brumberg-Chaumont, Julie (dir.), *Ad notitiam ignoti: L'Organon dans la translatio studiorum à l'époque d'Albert le Grand*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 5-30.
- DONINI, Pierluigi, «Unità e oggetto della metafisica secondo Alessandro di Afrodisia», dans Movia, Giancarlo (dir.), *Alessandro di Afrodisia e la "Metafisica" di Aristotele*, Milano, Vita e pensiero, 2003, p. 15-52.
- DONINI, Pierluigi, «L'objet de la métaphysique selon Alexandre d'Aphrodise», dans Nancy, Michel, & Tordesillas, Alonso (dir.), *La Métaphysique d'Aristote. Perspectives contemporaines*, Paris, Vrin, 2005, p. 81-98.
- FREDE, Michael, «Stoic vs. Aristotelian syllogistic», *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 56, 1, 1974, p. 1-32, réimpr. dans Frede, Michael, *Essays in Ancient Philosophy*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1987, p. 99-124.
- GOTTSCHALK, Hans B, «Aristotelian Philosophy in the Roman World from the Time of Cicero to the End of the Second Century AD», dans Haase, Wolfgang (dir.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, Bd. 36.1, Berlin, De Gruyter, 1987, p. 1079-1174.
- GRIFFIN, Michael, «What does Aristotle categorize? Semantics and the early peripatetic reading of the *Categories*», *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 55, 1, 2012, p. 69-108.

- GRIFFIN, Michael, *Aristotle's Categories in the Early Roman Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2015.
- GUYOMARC'H, Gweltaz, *L'Unité de la métaphysique selon Alexandre d'Aphrodise*, Paris, Vrin, 2015.
- HATZIMICHALI, Myrto, «The texts of Plato and Aristotle in the first century BC», dans Schofield, Malcolm (dir.), *Aristotle, Plato and Pythagoreanism in the First Century BC: New Directions for Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 1-27.
- HOFFMANN, Philippe, «Catégories et langage selon Simplicius. La question du *skopos* du traité aristotélicien des *Catégories*», dans Hadot, Ilsetraut (dir.), *Simplicius: sa vie, son œuvre, sa survie (Actes du Colloque international "Simplicius" . Paris, Fondation Hugot du Collège de France, 28 septembre-1<sup>er</sup> octobre 1985)*, Berlin-New York, W. De Gruyter, 1987, p. 61-90.
- IERODIAKONOU, Katerina, «Aristotle's logic: an instrument, not a part of philosophy», dans Avgelis, Nikolaos, & Peonidis, Filimon (dir.), *Aristotle: Logic, Language and Science*, Thessaloniki, 1998, p. 33-53.
- JAULIN, Annick, «Les Catégories d'Aristote: instrument ou doctrine?», *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 136, 1, 2011, p. 3-16.
- LEE, Tae-Soo, *Die griechische Tradition der aristotelischen Syllogistik in der Spätantike. Eine Untersuchung über die Kommentare zu den Analytica priora von Alexander Aphrodisiensis, Ammonius und Philoponus*, Göttingen – Vandenhoeck – Ruprecht, Hypomnemata, 1984.
- MAGEE, John, *Boethius on signification and mind*, Leiden – Boston, Brill, 1989.
- MIGNUCCI, Mario, «Alessandro interprete di Aristotele: luci e ombre del commento a *Metaph. Γ*», dans Movia, Giancarlo (dir.), *Alessandro di Afrodisia e la "Metafisica" di Aristotele*, Milano, Vita e pensiero, 2003, p. 93-116.
- MORAUX, Paul, *Der Aristotelismus bei den Griechen von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias*, T. 1, *Die Renaissance des Aristotelismus im 1. Jh. v. Chr.*, Berlin, W. De Gruyter, 1973.
- MUELLER, Ian, «Stoic and Peripatetic Logic», *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 51, 2, 1969, p. 173-187.
- RASHED, Marwan, «Alexandre d'Aphrodise lecteur du *Protreptique*», dans Hamesse, Jacqueline (dir.), *Les Prologues médiévaux*, Textes et études du Moyen Âge 15, Turnhout, Brepols, 2000, p. 1-37, réimprimé dans Rashed, Marwan, *L'Héritage aristotélicien. Textes inédits de l'Antiquité*, Paris, Les Belles Lettres, 2007, p. 179-215.
- RASHED, Marwan, «Priorité de l'ΕΙΔΟΣ ou du ΓΕΝΟΣ entre Andronicos et Alexandre: vestiges arabes et grecs inédits», *Arabic Sciences and Philosophy*, 14, 2004, p. 9-63.
- RASHED, Marwan, «Alexandre d'Aphrodise: de l'eidocentrisme comme actualisation d'un aristotélisme possible», *Les études philosophiques*, 86, 3, p. 281-284.
- SCHMIDT, Ernst G., «Alexander von Aphrodisias in einem altarmenischen Kategorien-Kommentar», *Philologus*, 110, 3, 1966, p. 277-287.